

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\) Item 17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous ne voulez pas que j'aille vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°42/65-67

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 80-81, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/282-289

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°17 Lundi 7 août. Une heure.

Vous ne voulez pas que j'aille vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez. Mais le mécompte est grand. Je voulais partir après demain Mercredi soir, pour être à Paris, jeudi matin. J'ai un dîner obligé à Lisieux le Mercredi 16 août. Si je ne vais pas vous voir cette semaine comme je ne veux pas ne rester à Paris que 24 heures, je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine prochaine. Je partirais le jeudi 17 et je vous verrais le 18. Serez-vous reposée? Je trouverais, je vous assure, des conversations qui vous reposeraient mieux que votre solitude. Onze jours encore avant de savoir, de voir par moi-même comment vous êtes que c'est long ! Je sais que je suis ingrat, que c'est déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues, dans ma France, sans abyme ni tempête entre nous. Mais que voulez-vous? En fait de bonheur, je n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux souffrir de la privation qu'abaisser mon ambition. Réglons au moins tout de suite mon voyage. Que je puisse penser au jour précis à l'heure. Je n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie ; bien au contraire; le bonheur prévu mesuré, sondé d'avance à toujours surpassé mon espoir. J'entends le vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans doute le train ordinaire de la vie est fort au dessous des rêves de l'âme ; mais le vrai bonheur, quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière toute imagination humaine et il n'y a point de si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que si je tarde à vous voir, au moins je vous trouve effectivement reposée. Ce que vous me dîtes pour me rassurer ne me suffit point.

Je n'ai jamais beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour votre rétablissement. Je savais bien que tant de monde et de bruit vous fatiguerait. Mais ces déplorables agitations ont encore tout empiré, & vous revenez moins bien que vous n'étiez partie. Que je suis pressé d'y aller voir ! Vous ne savez pas à quel point mon imagination est malade sur la santé de ce que j'aime. C'est là le point, le seul peut-être, sur lequel m'a raison soit absolument sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le sais.

4 heures J'ai fait hier jour de grande fête, et quête religieuse dans mon village un dîner bien différent de votre dîner chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé avec un jeune prêtre des environs, le maire, l'adjoint un petit bourgeois, sa femme, sa fille et deux paysans. Ce dîner là était une grande affaire délibérée pendant huit jours et pour laquelle on était venu processionnellement nous inviter. Mad. de Meulan et moi, après s'être assuré de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers champs dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour d'un cottage vieux, délabré où loge le curé en attendant la Construction d'un presbytère. Personne pour nous recevoir; on était encore à Vêpres. Mais en revanche, je ne sais

combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies, de camards, aboyant, grognant, criant, courant, barbotant dans deux ou trois pièces d'eau pleines de boue ; là et là des charrettes brisées, des fagots déliés, des briques et des pierres entassées pèle-mêle, tout le bagage d'une forme mal tenue par de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le plus riant qui se puisse voir ; de vastes prés bien frais couverts, de ces bœufs énormes, tranquilles, qui semblent le type de la force au repos ; de beaux arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des pins, des mélèzes mariant leurs formes et leurs teintes si variées ; l'eau de ces marres stagnantes et sales courant à vingt pas de là, claire, pure rapide. Toutes les grâces de la nature, à côté de toutes les grossièretés de l'homme.

On est enfin revenu de Vêpres ; nous avons diné. Tout ce monde tendu, mal à l'aise, obséquieux, tour à tour silencieux ou bavard, excepté deux, le Curé, bon prêtre sans embarras dans sa gaucherie, et le Maire ancien soldat, huit ans grenadier à cheval et sous officier dans la garde impériale, maintien grave, œil fixe et doux se taisant sans sauvagerie parlant sans vanité. Au bout d'une heure, à la fin du dîner, après quelques verres de vin de champagne car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à l'aise et même un peu en train. Tout naturellement le dez de la conversation est tombé aux mains du vieux soldat ; et depuis la campagne de Russie jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté lui-même sans esprit mais non sans intérêt, tour à tour bonhomme et fanatique, intelligent et crédule, enthousiaste et désabusé, ému et apathique, méprisant la paix, mais jouissant beaucoup du repos, ami de l'ordre respectueux, et disant de moi, pour témoigner l'estime qu'il me porte que les mauvais sujets de toute la France me craignent, comme il est craint, lui de ceux de St Ouen. A huit heures et demie, on nous a reconduits jusqu'au Val-Richer. Je donnerai des matériaux pour la construction du presbytère, et je suis très populaire dans St Ouen, dont je vous raconte les histoires. Je voudrais trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 heures du soir.

Je ferme ma lettre pour la donner à un homme à moi qui va demain de grand matin, à Lisieux. Vous l'aurez ainsi un jour plutôt. Les lettres de Paris m'arrivent ici, le lendemain, de 9h. à midi. Celles qui partent du Val-Richer ne sont à Paris que le surlendemain. J'espère que vous m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez être à Paris demain. Adieu Adieu, sans aucun doute cet adieu là va moins loin et pèse moins sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux pourtant, d'infiniment mieux.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/904>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 80-81

Date précise de la lettre Lundi 7 août 1837

Heure une heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

vers, dans la
meilleure
école militaire
anglaise.

à la fin
d'août,
mettre à
l'abri
mains du
public
gavant
tut, tout
et croire
au mépris
des amis de
nos compatriotes
du côté de
l'Angleterre
et croire
que, et crier
chez soi
action des
au P. Mon
voudrait
reposer.

soit.
et à un

N° 18

Vous ne voudrez pas que j'aille
vous voir lors de l'Expo. Je ne ferai que ce que vous
voudrez. Mais le malcompte en grand. Je pourrais
partir après demain matin, soit pour être à Paris
lundi matin. J'ai un dîner obligé à Lilleux le mercredi
16 Aout. Si je ne vais pas vous voir cette semaine,
comme je ne vous parle pas rester à Paris que 24 heures,
je ne pourrai pas aller que vers la fin de la semaine
prochaine. Je partirais le Vendredi 17 si je vous verrais
le 18. Avez-vous bien ? Soyez-vous reposé ? Si l'avoueriez,
je vous assure, de considération qui vous reposeraient
moins que votre stabilité. Ces jours encore devant
de savoir de vous pour moi même comment vous allez
que c'est long ! Je sais que je suis ingrat que c'est
déjà un bien imminent de vous, mais à 45 heures,
dans ma France, dans abyme où l'imposte entre nous.
Mais que veulent-vous ? En fait de bonheur, je
n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux
souffrir de la privation qu'abattre mon ambition.
Raglan au moins tout de suite mon voyage. J'en
je puisse faire un jour précis à l'heure. Je
n'ai jamais connu que l'attente soit la joie ; bien
au contraire : le bonheur prend mesure, il diminue

Dreams & toujours surpassé mon espise. Tentons le
vrai toutefois. On parle d'imagination, d'idéal. On
dout le train ordinaire de la vie et fait un
détour de rêve de l'âme ; mais le vrai toutefois,
quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière
toute imagination humaine, et il n'y a point de
tel idéal qui approche de la belle réalité. Que
si je tante à vous, vous au moins je vous trouve
effectivement répondu. Ce que vous me dites pour me
réassurer ne me suffit point. Je n'ai jamais
beaucoup songé aux votre séjours en Angleterre pour
votre rétablissement. Je savais bien que tout ce
monde et ce bruit vous fatiguerait. Mais ces
déplorable agitation, ont encore tout empêché, que
vous aviez moins bien que vous n'étiez parlés. Que
je suis pressé ! y aller moi ! Vous ne trouvez pas
à quel point mon imagination est malade. Sur la
tant de ce que j'écris. C'est là le point, le seul
point-dre des loquacité ma raison fait absolument
des preuves. Mon état rendu, c'est que je le sais.

A vous.

J'ai fait hier soir une grande fête et quite religieuse
dans mon village, un dîner bien différent de votre dîner toutes les grâces
chez le Dr. le Roux. Un dîner chez mon curé,
avec un jeune prêtre de, environs, le maire, l'adjoint,
un petit bourgeois, sa femme, sa fille et deux personnes à l'aide, obsequi

le dîner le était
jours et pour long
seulement. Mais
de notre rencontre
champs. Dans la
votre cottage rien
la construction. Ni
reconnus, on était
peut-être combien
de canards, aboy
barbottant dans
fonte, déclame
les fagots délicie
petite mélée, tous
de pauvre bâton
plus étroit qui
frais, concerté et
semble le type
arbre, des échines
pins, des mélèzes
de vénérables, l'éau

coquilles, à droite
toutes les grâces
grosses, râches, de
vêpres, nous nous
à l'aide, obsequi

l'entend le
Videt. ou
soit un
bouche,
ou servir
peut-elle
échec. Les
voisins
étaient pour
tant de
mi-les
empêché de
partie. Les
caves po-
nt, le tout
évidemment
me je le sais
retourne-
ce inter-
diner toutes les grâces de la nature à côté de toutes les
femmes, grossesses de l'homme. On est enfin sorties de
l'église, nous avons dîné. Dans ce monde tendre, mal
des pagnes, à laide, obsequieux, tous à leur silencieux ou bavard,

le dîner là était une grande affaire. L'heure prudame huit
jours et pour laquelle on était venu presque immédiatement
deux mille, mais il ne manquait pas, après, d'être apporté
de notre consentement. Nous sommes arrivés à l'heure
dans la cour, je devais être dans la cour sans
vieux cottage vieux, délabré, où loge le curé, on attendait
la construction d'un presbytère. Personne pour nous
recevoir, on était encore à l'église. Mais au moment où
je fus conduite de l'église, des cochons, des porcs, voilà,
des canards aboyant, gribouillant, criant, courant,
bavardant. Dans deux ou trois pièces, dans plaine, des
fentes, délimme de bœufs; là et là de charrette tirée
des fagots débris, des bruyères, et des pierres entassées
plus ou moins, tous le bagage d'une forme mal tenue par
les pauvres laboureurs. Et tout à l'autre le pays le
plus étroit qui se puisse voir, de vaste pro- bien
français, couvert de ces hautes énormes, tranquilles, qui
semble le type de la paix au repos; de beaux
arbres, des chênes, des hêtres, des pommeaux, des
pins, des mélèzes, marquent leur forme et leurs ténèbres
si variées, dont de ces matières stagnantes et sales,
couvertes, à singler de la clairière, pure, rapide-
ment toutes les grâces de la nature à côté de toutes les

simple homme, le bon, bon père, bon embarras dans la
 franchise, et le malin, ancien soldat, fut un grenadier
 à cheval et son officier dans la Garde impériale, maintenant
 grave, aïe fixe et doux. Je laisse dans l'ouvrage
 parlant sans nom, un bon dîne heure, à la fin
 du dîner, après quelques verres de vin de Champagne,
 car on en boit là, je dis à personne à le mettre à
 Paris, ce même un peu en train. Tout naturellement,
 le fil de la conversation est tombé aux mains du
 vieux soldat; et depuis la campagne de Russie
 jusqu'à la bataille de Waterloo, il fut raconté
 lui-même, sans effort mais non sans intérêt, tout
 à leur honnêteté et francheur, intelligent et croable,
 enthousiaste et dévoué, mais ce n'est pas que
 la paix, mais j'avais beaucoup de respect, aussi de
 l'ordre, respectueux, et distancé de moi, pour témoigner
 l'estime qu'il me portait, que les mauvais sujets de
 tout le royaume me méprisaient, comme il est vrai, et
 lui, de ceux de St. Omer. Il huit heures, et lorsque
 on nous a secondés jusqu'au Val d'Arche. Je
 donnais des matériaux pour la construction du
 presbytère, et je suis très populaire dans St. Omer
 donc je vous raconte la histoire. Il voudrait
 trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 h. du soir.

I ferme ma lettre pour la donner à un

vous voire tout
 vendredi. Mais
 partie après
 midi matin.
 16 hore. Si je
 connu je ne s
 je ne pourrai
 prochaine, le
 18. Je ne
 je vous attache
 moins que cel
 de savoir de ce
 qui soit long
 déjà un bien i
 dans ma France
 Mais que vous
 n'impose point
 souffrir de la
 Region, au mo
 je puisse pour
 bien jamais les
 au contraire.

bonne à moi qui va demain de grand matin à
Lisieux. Vous l'avez ainsi un peu plié. Les
lettres de Paris m'arrivent ici le vendredi, le gô.
à midi. celle qui partant du Val d'Oise ne vient
à Paris que le Samedi matin. J'espère que vous
m'avez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous deviez
être à Paris demain. Adieu. Adieu. Sans aucun
doute, ces adieux tâche ma main bon et pire moins
sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux
pourtant, l'infiniment mieux.

3